

Dimanche, à 22h50 - France 2 • Collection "Suite noire" : "Quand la ville mord", de Dominique Cabrera.

Le rouge et le noir

Un polar inattendu, illuminé par Aïssa Maïga.

Le noir est une couleur. « Quand la ville mord » en est une preuve éclatante. Traversé par l'évocation des toiles de Jean-Michel Basquiat, dont Sara, l'héroïne, est une fervente admiratrice, le film de la cinéaste Dominique Cabrera irradie aussi du noir-lumière de Pierre Soulages. Cet « outrenoir », comme l'appelle le peintre, semble émaner du personnage de Sara, prostituée, peintre et sans-papiers, incarnée par Aïssa Maïga, énergie communicative et sourire à tout dévaster sur son passage. Le trajet qui sera le sien porte aussi cette teinte à part : c'est de la réalité la plus dure que jaillira l'essence même de Sara. Quand la jeune femme arrive de Brazzaville, elle ne sait rien du sort qui l'attend : la prostitution, sur les trottoirs de Montreuil. Un esclavage qui réduit l'être à néant. Mais dans la lutte et dans le sang – jaillissement du rouge qui envahit l'écran –, Sara trouvera le chemin d'elle-même. A l'invitation du producteur Alain Guesnier, Dominique Cabrera, réalisatrice du « Lait de la tendresse humaine », a choisi,



Aïssa Maïga, extraordinaire d'énergie, en guerrière tribale.

comme sept autres cinéastes, un roman parmi ceux de la collection « Suite noire » créée par l'écrivain Jean-Bernard Pouy. « La contrainte de l'adaptation et celle du film de genre sont créatrices de liberté », commente la cinéaste qui a aimé

« Quand la ville mord », de Marc Villard, pour « son chemin initiatique et cette héroïne qui prend son destin en main ». On applaudit devant la transformation de Sara, samouraï du bitume qui se bat seule contre tous, guerrière tribale qui défie les forces du mal. « Eliminer ceux qui nous oppriment, même sur un plan fantastique, a quelque chose de cathartique, constate la réalisatrice. C'est un grand plaisir, avec une dimension très libératrice, pour le spectateur aussi, j'espère. » On applaudit également devant cette histoire, empreinte réaliste et allure de conte, qui se joue de la morale – signe qu'une autre fiction télévisée est possible. Qui plus est, avec d'autres acteurs : au générique, une dizaine de comédiens noirs, formidables, et d'ordinaire inemployés, souligne Dominique Cabrera. Au nombre des découvertes qui ont émaillé le tournage, la réalisatrice compte aussi celle-ci : « On peut tuer quelqu'un avec un stylo Bic. Tous les experts me l'ont confirmé : il suffit de bien viser la carotide. »

■ Marjolaine Jarry